

LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE CHARTRES
A M. LE MINISTRE DES CULTES.

Monsieur le Ministre, — Je viens vous présenter quelques observations sur la grande et brûlante question qui concerne les Jésuites. J'ai qualité pour cela, comme évêque catholique. Car, quoi qu'en ait dit M. Thiers, les Jésuites sont des prêtres qui dépendent de nous. Ils n'ont avec les fidèles aucun rapport de ministère sacerdotal, de confession, de prédication, d'administration des sacrements, que sous notre autorité. Ils tiennent de nous ces pouvoirs. Nous sommes donc responsables de l'usage qu'ils en font.

Je ne veux point vous fatiguer, Monsieur le ministre, je vais donc droit au but que je me propose.

Il est évident que, dans la grande affaire dont on est si préoccupé, il ne s'agit point du droit rigoureux (qui n'existe pas d'ailleurs ici, comme on l'a victorieusement prouvé). Ce qui le démontre, c'est qu'on ne prétend pas toucher aux autres congrégations. Tout ce qui engage à proscrire les Jésuites, c'est l'impopularité qu'on leur attribue. Voilà le grand ressort et le principal motif de cette poursuite et de ce déclainement.

Mais il faut, Monsieur le Ministre, faire ici une distinction essentielle et même décisive. Il y a une impopularité aveugle et une impopularité éclairée. L'une qui est souverainement méprisante, l'autre qui a un grand poids et une légitime puissance. Or, il arrive quelquefois que tel homme qui accuse les autres d'être impopulaires, est lui-même le type de cette impopularité éclairée dont je viens de parler, c'est-à-dire qu'il est l'objet de la profonde antipathie des gens de bien, des hommes clairvoyants, de tous ceux qui ne veulent pas que la France retombe dans l'état le plus lamentable ; pour parler clairement, qu'elle ne redevenue pas athée et cannibale comme en 93.

De plus, une chose incontestable, c'est que les hommes qui ont quelque grand intérêt à tromper une nation, fabriquent à volonté l'impopularité qui se communique à toute une multitude. On n'a qu'à mettre en œuvre pendant vingt, trente ans, le moyen dont on a fait usage contre les Jésuites ; on n'a qu'à répandre tous les matins contre ceux qu'on veut livrer à la haine, et peut-être à la fureur populaire, des torrents d'injures, des calomnies atroces qui frappent les imaginations, d'abominables romans où l'on prête aux personnes ou à la classe qu'on veut mettre au ban de l'opinion, une perfidie monstrueuse, une méchanceté sarrasine, une cupidité capable de tout, dès lors on a atteint son but. Oui, je déclare que si la vertu personifiée descendait du ciel, et que pendant un certain temps on lui attribuât, avec cette persévérance et avec cette intrépidité imperturbable de mensonge et d'imposture, toutes les bassesses, toutes les cruautés, toutes les turpitudes imaginables, bientôt on ne verrait plus dans cet être céleste qu'un monstre, qu'une peste capable de tout infecter et de tout perdre, en un mot, la digne complice des d'Aigrigny et des Rodin, qu'on a montrés où ils ne sont pas, pour empêcher peut-être des yeux clairvoyants de les découvrir où ils sont.

Enfin, à Lausanne, les radicaux triomphants ont qualifié de Jésuites les ministres protestants, et en cette qualité ils ont pillé leurs maisons. Dans le Wurtemberg les luthériens, hommes d'église ou séculiers, sont appelés Jésuites, parce qu'ils n'adhèrent pas aux rêveries anti-chrétiennes et insensées du docteur Strauss. Bientôt ce nom de jésuite enveloppera non seulement ceux à qui cette qualité appartient littérairement, mais encore le clergé catholique, les fidèles de cette communion, les calvinistes, les luthériens, les sociniens, et un peu plus tard tous les hommes qui croient en Dieu, ou à peu près. Ne voyez-vous pas qu'en frappant les Jésuites de profession, vous nourrissez des préventions folles et désastreuses ; que la similitude du nom entraînera la similitude des sentiments et des procédés, en un mot, que vous allumez dans l'Europe et peut-être dans le monde entier un feu qui embrâsera tout et dont il est impossible de calculer les ravages ?

Mais non, non ; vos craintes, s'écrie-t-on, sont imaginaires. Il est aisé d'en juger. Je vais rappeler des choses ou des paroles que j'aurais voulu taire à jamais, mais que les dangers pressants de la religion m'obligent de produire. M. Thiers s'est exprimé ainsi dans son *Histoire de la Révolution* au sujet de la *Fête de la Raison* : "Quand le peuple est-il de bonne foi ? Quand est-il capable de comprendre les dogmes qu'on lui donne à croire ?" (Quel mépris inouï pour le peuple, disons-le en passant, de la part d'un homme politique qui se vante d'être l'ami, le serviteur du peuple, et qui prétend à une immense popularité !) L'historien ajoute : "Ordinairement, que lui faut-il (au peuple) ? De grandes réunions qui satisfassent

son besoin d'être assemblé, des spectacles symboliques où on lui rappelle sans cesse l'idée d'une puissance supérieure à la sienne ; enfin, des fêtes où l'on rend l'hommage aux hommes qui ont le plus approché du bien, du beau, du grand, en un mot, des temples, des cérémonies et des saints. Il avait ici des temples, la Raison, Marat, et Lepelletier. Il était réuni, il adorait une puissance mystérieuse, il célébrait deux hommes. Tous ses besoins étaient donc satisfaits, et il n'y céda pas autrement qu'il y cède toujours." Assurément on n'a jamais lu ni entendu des paroles plus blasphématoires ni plus insultantes pour le peuple, et pour la nation entière, qui s'était toujours unie au culte public. Or, voici quel est le langage et la conduite de M. le député d'Aix dans l'occasion présente. Il exprime, dans son réquisitoire ou dans sa dénonciation contre les Jésuites, une vénération sans bornes pour l'Eglise catholique ; il proteste qu'il est bien loin de vouloir attaquer cette Eglise si grande et si respectable. J'avoue que cela ne me rassure point ; je suis de l'avis de plusieurs journaux, d'ailleurs irréligieux, qui ajoutent très peu de foi à ces démonstrations, et j'ose penser, comme eux, que l'exagération de ces assurances de respect et la profondeur de ces salutations les rendent singulièrement suspectes. D'Alembert, dans l'éloge du Bernouilli, porte jusqu'aux nues le christianisme ; Voltaire communiait dans l'église de Ferney, et se retournait ensuite vers l'assistance pour la catéchiser de la manière la plus édifiante ; et cependant l'un et l'autre n'en continuaient pas moins à faire le plus de mal qu'ils pouvaient à l'infâme. On connaît le sens de ce mot.

Hélas ! M. Odilon Barrot, infiniment moins circonspect que M. Thiers, a dévoilé, a mis dans le plus grand jour le but où il tendait, lui et son parti. Il a indiqué sans détour que la proscription des Jésuites n'était qu'un premier essai, et que lui et les siens avaient encore d'autres comptes à régler avec l'Eglise. Mais, qu'est-ce que ces comptes ? que nous veut-on ? que nous demande-t-on ? Qui ne le sait ? qui ne le voit ? L'Eglise est cernée de tous côtés ; tous les jours on resserre ses droits, on embarrasse son action ; des juristes pour qui le jansénisme semble être l'Evangile et qui voudraient presque monter à l'autel à notre place, épuisent toutes les subtilités pour réduire à rien notre juridiction. Oui, l'Eglise est l'objet de mille chicanes, de mille gênes, de restrictions éternelles. Sans cesse on prend du terrain sur elle, on la presse, on l'appauvrit, on l'exténue : il ne lui reste que le souffle. Encore une vexation de plus, et ce souffle s'éteindra. Voilà où l'on en viendra si l'affaire des Jésuites passe. Cet avant-poste une fois enlevé, je prétends qu'on profitera de cet avantage pour assaillir un peu plus tard et pour ruiner, si l'on peut, le corps de la place. Oui, je le prétends, je l'affirme, et aucun homme éclairé n'en doute.

Je conclus. Je sais, Monsieur le Ministre, que plusieurs archevêques et évêques vous ont fait connaître que si les Jésuites étaient chassés de leurs maisons, ceux-ci trouveraient un asile dans celle qu'ils habitent eux-mêmes. Comme je ne verrais, ainsi que ces prélats, dans ces religieux, que de pieux, de zélés auxiliaires qu'on nous ôte et des proscrire dignes de respect, j'ai l'honneur de vous prévenir que je ne ferai gloire d'imiter l'exemple qui m'aura été donné. M. Cuvillier-Floury, l'un des plus fameux rédacteurs des *Débats*, a dit en parlant des Jésuites : *Que nous font leurs vertus, puisqu'ils nous apportent la peste ?* Je voudrais bien savoir quelle est cette peste ? Serait-ce par hasard les maximes de l'Evangile que les Jésuites répandent soit chez les chrétiens, soit parmi les infidèles et les sauvages qui, depuis trois cents ans, ont fait subir le martyre à huit cents membres de cette compagnie ? Ou bien serait-ce le venin et les effets pernicieux de leur enseignement littéraire qui a formé Bossuet, Fénelon, le grand Condé, Descartes, les deux Corneille, Cassini, Huet, Bourdaloue, Pierre de Marca, le cardinal de Polignac et un très-grand nombre d'autres hommes éminents et célèbres, quoiqu'ils aient jeté moins d'éclat que les précédents. Quelle que soit la contagion généralement inaperçue que redouté de leur part l'écrivain que je viens de nommer, pour ce qui me touche, je recevrai avec joie de tels pestiférés. Pendant que M. Cuvillier-Floury évitera avec horreur les Jésuites, s'il en reste parmi nous, de crainte d'être frappé d'un air délétère, je me plairai à respirer la bonne odeur des vertus qu'il a la singulière franchise de leur reconnaître. Dieu sait lequel des deux, de lui ou de moi, aura la raison de son côté. Surtout, je gémirai profondément devant ce grand Etre, en remarquant que la religion dont la France a tant de besoin ne goûte quelque repos parmi nous que pour perdre bientôt elle-même la paix qu'elle donne au monde, et que pour toute consolation des effroyables maux qu'elle a soufferts, elle voit